

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 18

Artikel: De surprise en surprise
Autor: R., Aug.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182784>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

espèce. Voyez l'Américain : c'est le plus osseux, le plus anguleux et le moins gracieux des hommes. Comparez-le avec les produits que nous avons pu admirer à Saint-Pétersbourg ou Saint-James. Basta, quelle différence !

Mais laissons là ces généralités qui sont le fait des philosophes et revenons à nos moutons, je veux dire à ces petites suisses que je rencontre trotinant dans la rue. J'ai dit qu'elles ne sont pas belles et je le maintiens, mais ce petit œil rond, sans couleur déterminée, est rempli de tendresse. Cette bouche en cœur a un sourire si franc, si joyeux et parfois si malin, que j'en suis à me demander si je ne ferai pas bien de fixer mon choix sur un spécimen de ce genre plutôt que sur telle princesse en *witz* ou en *koff* que nous avons tant admirée ensemble.

Au moment où, rentré dans mon hôtel, j'allais mettre en ordre les notes de la journée, j'aperçus à la fenêtre en face deux ravissantes jeunes filles. L'une d'elles s'écria en me voyant : Eh là ! un Chinois, mais non, dit l'autre, c'est un singe, et toutes deux de rire !

Ce n'est pas flatteur, qu'en dis-tu ?

Ton CHUM.

De surprise en surprise.

(Traduit du POSTHEIRI, par Aug. R.)

I

L'annonce dans le journal.

Laure, la fille du docteur, avait toujours eu quelque chose d'espiègle et de malicieux. Du reste, c'était assez naturel ; elle avait hérité cela de sa mère qui, malgré un âge assez mûr, se montrait toujours très disposée quand il s'agissait de faire une bonne plaisanterie.

Il n'y avait qu'une chose où la mère et la fille étaient d'un avis contraire : le mariage. Laure ne tenait pas à se marier, et estimait que, dans le mariage, l'argent n'était qu'une chose accessoire. La mère, instruite dans l'école de la vie, trouvait que l'époque où l'on passe dans la classe des vieilles filles venait très rapidement de nos jours, et que, d'un autre côté, l'argent était un allié assez important dans la lutte de l'existence.

— Quant aux demandes de mariages qu'on trouve fréquemment dans les journaux, dit Laure, je soutiens que c'est de la farce. Une jeune fille qui se respecte ne se laissera jamais entraîner à rien de semblable.

— Une jeune fille qui approche des trente, dit la mère en secouant la tête, veut se retenir à un brin de paille pour échapper à son triste sort ; pourquoi pas une annonce ?

— Je n'aurai jamais confiance en un tel moyen.

— On pourrait faire l'essai, ajouta la mère en riant.

C'était de l'eau pour le moulin de Laure.

— Eh bien ! essayons ! Ce sera une bonne plaisanterie de carnaval. Mais tu dois me prêter ton assistance.

— Tu l'auras ! Ne suis-je pas ta mère ?

Quelques jours après, on lisait dans un de nos journaux les plus répandus :

« Un jeune homme, d'un extérieur agréable et d'une position honorable et assurée, cherche une compagne. Il regarderait plutôt à un bon caractère qu'à une grande dot ; cependant, on accepterait une fortune de 25,000 fr. Adresser les offres sérieuses à l'agence de MM. *** , sous les initiales M. P. On désire une photographie et l'on promet la plus grande discrétion. »

Huit jours plus tard, l'agence envoya une douzaine de lettres. Quelques-unes renfermaient des photographies d'actri-

ces connues ou d'autres *beautés du jour*, comme on peut les acheter chez tous les marchands d'estampes. Elles venaient évidemment de jeunes commis ou étudiants qui voulaient faire une plaisanterie. D'autres, écrites avec plus ou moins d'orthographe, venaient de femmes de chambre sur le retour qui regardaient cette manière de fonder une famille comme une loterie, pensant que, si cela manquait douze fois, cela pourrait bien réussir la treizième.

— Tu vois que tout cela est de la comédie, dit Laure d'un ton triomphant. Mais au même instant, le facteur apporta une treizième missive. Laure voulait la jeter avec les autres sans l'ouvrir ; mais sa mère protesta.

— Voyons ! le papier, l'écriture et le sceau indiquent cette fois-ci quelque chose de mieux.

Une jolie photographie tomba de l'enveloppe.

— Une figure fine, intelligente ! Beaucoup d'énergie, mais un peu de malice aussi brillent dans ces yeux.

— Montre-moi donc que j'admire, reprit Laure d'un ton moqueur, mais sa raillerie cessa en regardant le portrait.

Voici ce que contenait la lettre :

« Ce n'est qu'avec beaucoup de timidité que je prends la plume. Des circonstances de famille, que je veux taire pour n'accuser personne, me forcent à faire une démarche qui me répugne. Monsieur, si vous croyez pouvoir avoir confiance dans la personne, dont vous trouverez ci-joint le portrait, fixez le jour et l'endroit d'un rendez-vous. Je vous serais très reconnaissante si vous vous faisiez accompagner par une parente ou une de vos connaissances. Moi, je serai malheureusement forcée d'y paraître seule. Réponse sous les lettres X. Z. par l'agence ***. »

— Notre plaisanterie a été poussée assez loin maintenant, dit la mère. Tu vois par ces lignes que, dans la vie, il peut y avoir des situations, des circonstances, où une jeune fille, la plus modeste même, se voit obligée de recourir aux annonces de journaux.

Mais Laure n'entendait pas de cette oreille.

— Il y a là, dit-elle, quelque chose de mystérieux qu'il nous faut éclaircir. Peut-être pourrions-nous rendre un service à cette jeune fille. Je commence à m'intéresser à elle.

La mère se laissa persuader et l'on fixa l'heure d'un rendez-vous, dans une petite station de chemin de fer où l'on ne courait pas risque d'être dérangé.

II

Le rendez-vous.

La mère de Laure avait un fils qui se trouvait alors à l'université et dont elle avait conservé soigneusement quelques-uns de ses habits. Elle choisit un costume complet et s'en revêtit. Mais elle avait l'air d'un étudiant de 18 ans et non d'un candidat au mariage.

— Voilà qui est parfait, maman ! s'écria Laure en riant. Quant à moi, je me contenterai du rôle de chaperon.

Madame avait l'air assez convenable et respectable dans le costume masculin, qui se trouvait cependant un peu étroit.

Le jour convenu, nos deux aventurières partirent par le premier train. C'était à l'époque du carnaval ; il faisait donc encore sombre, et, heureusement pour elles, il n'y avait personne de leur connaissance dans le train. Descendues à la station, elles entrèrent dans la salle d'attente jusqu'à l'arrivée des autres trains. Cependant leurs cœurs battaient plus fortement que d'habitude.

Enfin le sifflet se fait entendre... l'express arrive. Une demoiselle complètement cachée dans ses voiles descend.

— C'est elle ! N'oublie pas ton rôle ! dit Laure à sa mère. La jeune personne relève son voile, et Laure reconnaît sur-le-champ les traits qui l'avaient déjà frappée sur la photographie. Le faux prétendant s'avance d'un pas aussi ferme que possible et avec une profonde révérence :

— Mademoiselle...

— J'espère que je ne vous ai pas fait attendre trop longtemps. Allons d'abord dans l'hôtel le plus voisin et demandons à déjeuner. Je pense que vous ne serez pas fâchée de prendre quelque chose de chaud.

— Mademoiselle, reprit le faux jeune homme, voulez-vous accepter mon bras ?

— Pas encore, répondit l'inconnue en reculant d'un pas. Permettez que, pour le moment, je me place sous la protection de cette jeune dame qui est probablement votre sœur.

— Puis, s'approchant de Laure, elle lui demanda son nom, et celle-ci l'indiqua.

— Ah! vous vous appelez Laure, eh bien, appelez-moi Franziska.

— Et moi, Fritz, ajouta la mère avec assurance.

Quand Franziska eut pris une tasse de café accompagnée d'une jolie beurrée, elle reprit :

— Je dois maintenant vous donner quelques détails sur les circonstances qui m'ont engagée à entrer en correspondance avec vous. Malheureusement j'ai perdu mes parents depuis longtemps. Mon beau-père a toujours été très bon pour moi, peut-être seulement trop bon. Ma belle-mère...

— Vous avez un beau-père et une belle-mère? demanda le prétendu prétendant d'un ton étonné.

— Malheureusement, répondit Franziska en soupirant et en essuyant une larme. Ma belle-mère, qui n'est pas beaucoup plus âgée que moi, a cru découvrir chez mon beau-père, qui est encore un homme à la fleur de l'âge, une affection d'une autre nature que l'amour paternel. Une jalousie extrême s'est emparée d'elle et dès lors elle me poursuit d'une haine mortelle.

— Mais c'est terrible! s'écria Laure.

— Chère enfant, reprit l'étrangère, laisse-moi t'embrasser pour la pitié que tu me témoignes.

Après avoir embrassé tendrement Laure, Franziska se versa une seconde tasse.

— Vous pouvez vous imaginer, monsieur, que, les choses étant ainsi, je ne peux rester auprès d'eux. Aujourd'hui, en partant, j'ai pris tout ce qui m'est nécessaire et mes malles sont à la gare. Je suis indépendante. Je possède les 25,000 francs que vous désirez et davantage encore. Si vous croyez pouvoir vous fier à moi, Fritz, il n'y a pas d'obstacle à notre mariage.

Ces dernières paroles étaient accompagnées d'un regard tendre et interrogateur.

La bonne dame, qui se trouvait d'ailleurs trop à l'étroit dans les habits de son fils, ne savait que devenir.

— Je crois en effet, mademoiselle, dit-elle enfin, que nous pourrions devenir un couple bien heureux, si...

Franziska, n'entendant pas le *si*, lui sauta au cou, et l'embrassa avec effusion.

Lorsque la bonne dame réussit enfin à se dégager des étreintes de la jeune fille, elle lui dit : Permettez-m'en oiselle, que je cause un instant à ma compagne. J'espère que nous pourrions ensuite facilement nous arranger.

— Avec plaisir! répliqua Franziska.

Et quand les deux espiègles se furent retirées dans la chambre voisine, elle se versa, d'un air satisfait, une troisième tasse de café.

III

Trompés et cependant fiancés.

Quand la mère et la fille se trouvèrent seules, Laure éclata de rire.

Sa mère, feignant d'être bien en colère, dit : Dans quel embarras tu m'as plongée; tâche au moins de m'en tirer!

— Mais, petite mère, que faire maintenant?

— Payer la note et sortir par la porte de derrière...

— Tu ne parles pas sérieusement, mère! Cela ne serait pas loyal. Nous devons à cette dame une explication, des excuses.

— Une belle dame, qui se jette dans les bras du premier venu!

— Mais tu as dit toi-même qu'il pouvait y avoir, dans la vie, des circonstances qui forcent la jeune fille la plus modeste à faire les démarches les plus inusitées. Représente-toi la terrible position de cette demoiselle : le beau-père tendre, la belle-mère jalouse...

— Ce beau-père et cette belle-mère me semblent suspects, répondit-elle en secouant la tête. A la fin, nous trouverons que nous avons été trompés par une aventurière.

— Oh! certainement pas! Regarde seulement ses yeux! Il

y a quelque chose de noble. Tout en elle est vraiment bien. Il ne faut pas t'étonner que tu aies si rapidement fait sa conquête; tu es si charmante dans les habits de Fritz...

— Que je ne garderai pas un instant de plus. Toutes les coutures sautent, d'ailleurs. Heureusement que j'ai apporté un de mes costumes. Pendant que je change d'habits, tu iras expliquer à cette demoiselle la stupide farce que nous avons faite et tu tâcheras de nous excuser.

— Merci de cette commission!

Laure dut se soumettre à la volonté de sa mère et retourner auprès de Franziska. Elle prit son courage à deux mains et lui dit :

— Pardon, mademoiselle, le mariage ne peut pas avoir lieu.

Effrayée, Franziska laissa échapper la cuiller de ses mains.

— Ne peut avoir lieu! et pourquoi pas?

— Premièrement, parce que Fritz est déjà marié...

— Il peut divorcer!

— Et ensuite, parce que c'est une femme!

L'étrangère se couvrit le visage et sanglota : malheureuse que je suis!

— Chère demoiselle, c'était une plaisanterie de carnaval que vous ne devez pas prendre d'une manière si tragique!

— Trompée... et j'ai brûlé mes vaisseaux... je ne peux plus retourner dans la maison paternelle!

Tout en pleurs, Franziska se jeta dans les bras de la mère qui venait d'entrer. — Ayez pitié de la victime de votre plaisanterie! Si vous ne pouvez me recevoir chez vous comme fiancée, accueillez-moi comme sœur.

Les pleurs de la pauvre Franziska ne cessèrent que lorsqu'on lui eut promis de l'emmener à la maison. Toutes les trois partirent. L'étrangère avait deux grandes malles, comme s'il se fût agi d'un voyage autour du monde.

— Mais que dira papa du tour que nous avons joué?

— D'abord il n'a pas besoin de le savoir. Nous introduirons mademoiselle comme une de tes amies de pension.

Franziska, réconciliée par la manière dont ces dames cherchaient à réparer le mal qu'elles avaient fait, se montra bientôt assez gaie.

— Laissez-moi seulement faire, dit-elle. Procurez-moi un moment d'entretien en particulier avec le docteur et vous verrez que cela ira. Un peu de jalousie sera votre juste punition, madame, ajouta-t-elle en souriant.

Lorsque nos trois dames arrivèrent à la maison, il n'était que midi. Elles n'y trouvèrent pas le docteur qui avait dû aller dans un village voisin. L'après-midi se passa en causeries agréables. Quant à la malice, Franziska ne le cédait pas à Laure. Toutes les fois que celle-ci faisait une allusion au rendez-vous du matin, Franziska lui fermait la bouche par un baiser.

Le docteur ne revint que dans la soirée; l'amie de pension se retira alors dans sa chambre et la femme du docteur lui envoyait un moment plus tard son mari, soi-disant pour une consultation.

La mère et la fille n'étaient pas peu curieuses d'apprendre le résultat de cette entrevue. Mais, quand le docteur revint, elles ne purent obtenir de lui d'autre réponse que celle-ci : « Vous savez que la discrétion est le premier devoir du médecin. »

En leur souhaitant une bonne nuit, il leur dit qu'il attendait un ami pour le lendemain, peut-être déjà pour le déjeuner et que; par conséquent, elles devaient y paraître en toilette, surtout Laure. Il ajouta qu'il avait donné le même conseil à Mlle Franziska.

Qui était cet ami?... Pourquoi Laure devait-elle faire de la toilette?... Était-ce peut-être un prétendant?... Papa docteur avait, ces derniers temps, dit quelques mots du fils d'un ami, jeune homme dont il attendait la visite...

Le café était prêt... La femme du docteur avait mis sa robe des dimanches; Laure avait une mise irréprochable.

Première surprise : Au lieu de l'amie de pension, un billet conçu en ces termes : « Excusez, mes chères amies, ma subite disparition. Une destinée mystérieuse m'y force. (Signé) Franziska. »

— Voici papa avec un monsieur! dit Laure.
 — Je vous présente le docteur Seidel, fils d'un de mes collègues, d'un de mes plus chers amis!
 Deux révérences, puis un regard curieux de Laure... Une rougeur subite et profonde couvrit le visage de la mère et de la fille.

Seconde surprise : La personne qui, hier, s'était jetée dans les bras de la femme du docteur; la personne qui avait plus de vingt fois pressé de ses lèvres les lèvres de Laure, c'était un jeune docteur!... Rien de pareil n'était jamais arrivé!... Si le monde apprendait cela!...

Ce jeune homme, qui avait l'air superbe dans son costume élégant, posa sa main sur son cœur et adressa à Laure un regard demandant pardon.

Le docteur interrompit enfin ce silence pénible.

— Ce que vous avez de mieux à faire, dit-il, c'est de faire imprimer vos faire-part. Celui qui creuse une fosse aux autres y tombe souvent lui-même.

Et le jeune homme tendit sa main à Laure, qui, rougissant encore, lui tendit la sienne après un moment d'hésitation.

Le colonel Q... commandait au camp de Bière. Il était ce jour-là de fort mauvaise humeur. Plusieurs manœuvres avaient été manquées grâce aux dragons qui faisaient de faux mouvements, malgré les instructions réitérées qui leur avaient été données. Voyant l'impossibilité de se faire comprendre, le colonel Q... va se placer devant le front, et s'écrie, en désespoir de cause :

« O! Eternel des armées! toi qui as créé les dragons, pourquoi ne leur as-tu pas donné l'intelligence en même temps que le sabre de cavalerie. »

Le succès inouï qu'a obtenu sur les différentes scènes de l'Europe la *Fille de Madame Angot* paraît vouloir être surpassé par celui d'une nouvelle opérette du même auteur, jouée pour la première fois au théâtre des *Fantaisies parisiennes* de Bruxelles. Voici comment s'exprime à ce sujet un journal dramatique :

« Ainsi que nous l'avions prévu, *Giroflé-Girofla* a reçu un accueil enthousiaste qui n'a de comparable que le succès qu'on fit le premier soir à la *Fille de Madame Angot*. Applaudissements, morceaux bissés, rappels, fleurs et couronnes, rien n'a manqué à la solennité de cette première *première*, le plus grand événement théâtral de l'année.

A la fin du 1^{er} acte, — après un chœur superbe, d'un effet merveilleux, — M. Lecocq a dû paraître sur la scène au milieu des bravos et des vivats les plus chaleureux. Une couronne de laurier, entourant une lyre en or, a été remise au célèbre compositeur, comme hommage rendu à son beau talent.

Après la chute du rideau, au troisième acte, le public a redemandé M. Lecocq, et cette fois encore l'enthousiasme dégénérait en frénésie.

Non-seulement le *Bruxelles* des premières était là au grand complet, mais Paris et Londres avaient envoyé leur contingent de monde, tout exprès pour assister à cette intéressante représentation. »

Ce petit chef-d'œuvre ne tardera sans doute pas à se produire sur la scène parisienne, puis sur les

autres scènes de France, pour nous arriver ensuite dans un an ou deux, fatigué d'applaudissements.

Glanures.

Il y a des personnes qui, à chaque phrase, s'interrompent pour vous dire : *Comprenez-vous? Vous comprenez bien? Vous m'entendez bien?* C'est absolument comme si elles vous disaient : « Etant bien convaincu que vous êtes un sot, je me crois obligé de vous faire ces questions afin de m'assurer si votre pauvre intelligence peut aller jusqu'à me comprendre. »

Y a-t-il rien de plus impertinent que cette locution : *Si ce que vous dites est vrai, je crois que, etc.* On ne peut pas donner un démenti plus désobligeant.

On entend chaque jour dire : voilà une *affaire conséquente, un établissement conséquent, une fortune conséquente*, pour une affaire importante, un établissement qui a de la valeur, une grande fortune, etc. — Parlons donc français.

Une femme bien élevée, en parlant de son mari, dit *mon mari*; si elle dit *Monsieur un tel*, on pourra croire qu'elle n'est pas mariée ou que son mari n'est pas aimé d'elle.

Il faut avoir beaucoup étudié pour arriver à savoir qu'on ne sait rien, ou du moins pas grand chose.

A peine une petite fille commence-t-elle à marcher qu'on lui dit : « Si tu es bien sage on te mettra ta belle robe. Si tu apprends bien ta leçon on te donnera un beau tablier de soie. » Puis à mesure qu'elle grandit : « Sois aimable et tu auras un beau chapeau, une belle parure, etc., etc. » Viennent ensuite les amies qui s'extasient devant sa toilette. « Comme elle est charmante avec cette belle robe! comme ce chapeau lui va bien! » Et mille pauvretés pareilles qui se gravent profondément dans les habitudes de l'enfant, gonflent sa vanité et l'impresionnent en corrompant son esprit.

On voit souvent à table des gens qui affectent de flairer leur vin et de le boire à petites gorgées comme un dégustateur; c'est une chose grossière qui n'appartient qu'à un cabaretier qui va acheter du vin.

Les gens qui viennent vous demander des conseils ne cherchent le plus souvent qu'une approbation et recevraient fort impatiemment une contradiction.

L. MONNET.